

BREIZATAO – POLITIKEREZH (21/09/2019) Nous avons régulièrement relevé les propos de Françoise Morvan, dont les motivations, il faut en convenir, plus personnelles et psychiatriques que politiques, l'ont amené à produire, au fil des ans, une véritable hagiographie des terroristes du Parti Communiste actifs en Bretagne entre 1941 et 1944.

Morvan ne voit pas l'éléphant au milieu de son salon

1941 et pas 1939, année qui a son importance puisqu'en 1939 – premier écueil dans le récit fantasmagorique de Morvan – le Parti Communiste est l'allié objectif du Troisième Reich au terme du Pacte Germano-soviétique signé en août de cette année. Cette autre « collaboration » n'a pas eu la notoriété historique de l'autre, celle qui obsède Morvan.

L'escamotage est connu : sur fond d'alliance entre gaullistes et communistes, la visite de De Gaulle à Moscou, en décembre 1944, permet le retour de la direction clandestine du PC en France menée par le déserteur Thorez avec, comme pré-condition, « l'oubli » des 22 mois d'alliance du PC avec la Wehrmacht au point de saboter le matériel de guerre français alors que la Troisième République affronte l'Allemagne durant la Drôle de Guerre.

Max Dormoy le rappelle :

Par ordre du Kremlin. Thorez préconise et organise le défaitisme. Comme le chien de l'Écriture, il est revenu à ses vomissements. Il déclarait, en effet, contre Léon Blum – encore et toujours lui ! – à la tribune de la Chambre, le 15 mars 1935 :

« Les communistes ne croient pas au mensonge de la Défense Nationale.
»

« Ici, je veux répondre à l'affirmation qu'on a produite à cette tribune (il s'agit d'un passage de Léon Blum) : Les travailleurs de France se lèveraient pour résister à une agression hitlérienne. Nous ne permettrons pas qu'on entraîne la classe ouvrière dans une guerre de défense de la démocratie contre le fascisme. Je déclare très nettement que les communistes ne laisseront pas propager un pareil mensonge, une telle illusion.

« L'ennemi est dans notre propre pays. »

En Bretagne non plus, le PC n'est pas prompt à la « résistance au fascisme » en 1941. Un extrait de ***La Bretagne ouvrière, paysanne et maritime*** n° 1 d'avril de cette année-là tonitruue qu'être gaulliste :

C'est avoir les pieds bien au chaud, le ventre plein et planter des petits drapeaux marquant les points de débarquement des Anglais en France.

C'est aussi pousser de jeunes gars à embarquer sur de mauvaises barques, les faire s'engager dans les rangs anglais pour se faire tuer.

C'est encore pousser de pauvres folles à déchirer les affiches allemandes, de non moins pauvres gars à couper un câble électrique pour se faire fusiller après par les Allemands.

C'est surtout vouloir que les peuples s'entretuent pour le plus grand plaisir des Anglais et revenir au beau temps de MM. Daladier-Reynaud.

Ou encore ***L'Humanité***, n°97, du 13 janvier 1941 ([source](#)) :

« Le peuple français ne marche pas pour une politique de collaboration qui signifie la domestication de la France. Il n'envisage qu'une collaboration celle qui l'unira au peuple allemand, aux soldats allemands, qui ont comme nous à conquérir le droit à une vie nouvelle en abattant à jamais le régime capitaliste. »

Ci-dessous, dès le 15 septembre 1944, à Paris, on peut entendre Frachon parler de « grèves » anti-allemandes imaginaires qu'il fait remonter à juillet 1940.

Morvan n'a rien vu, rien entendu, ne sait rien, n'écrit rien sur cette alliance entre communistes et nationaux-socialistes allant de 1939 à 1941.

Sa plume « justicière », comme toute plume de gauche, est borgne et se limite au PNB, incomparablement plus faible à cette époque que le Parti Communiste « Français » et son groupe parlementaire.

Chez Morvan, ce fait, énorme et accablant, n'est pas digne d'attention. Pourtant, le seul fait de s'intéresser à l'interdiction du PNB au début de la guerre aurait dû attirer son attention sur celle du PC, pour les mêmes motifs.

Rien.

C'est ici que le cynisme de Morvan devient éclatant : toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire et Morvan fait disparaître les faits, beaucoup de faits. Elle le sait et elle sait que nous le savons.

Nous, nationalistes bretons, n'avons jamais nié notre alliance avec l'Allemagne nationale-socialiste. En revanche, Morvan n'avoue pas l'alliance du Parti Communiste avec cette même Allemagne nationale-socialiste.

C'est toute la différence et elle est énorme.

La France coloniale, généreuse et bienveillante de Morvan

L'Allemagne avait une sympathie naturelle pour les peuples opprimés par une France jacobine déjà putréfiée, les Allemands d'Alsace étant les premières victimes de cette oppression. Il était

logique que les peuples réels se retrouvent du côté de l'Allemagne face aux bureaucraties et cartels de Paris, relais de l'axe anglo-américain dont la politique entraînera tant de ravages par la suite de par le monde.

L'Irlande avait fait le même choix en 1916 lorsque Sir Roger Casement sollicita l'aide du Reich dans la lutte pour l'émancipation du joug britannique. Lénine fit de même et fût rapatrié en Russie depuis la Suisse par le Kaiser.

Il en fût de même, en 1939, pour les nationalistes arabes qui se tournèrent vers l'Allemagne nationale-socialiste. Et ainsi des Tchétchènes, des Baltes, des Finlandais, etc.. L'attitude des nationalistes bretons n'a rien d'original ni d'exceptionnel en Europe, bien au contraire.

Au vu de l'histoire, ces peuples avaient raison : de la Finlande à la Croatie, des nations baltes à l'Ukraine ou à la Tchétchénie, tous ces pays alliés de l'Allemagne sont désormais libres.



La Bretagne, en revanche, a eu tort : tort de n'avoir eu la même audace que ces peuples et d'en payer le prix. Sa langue meurt, elle n'a pas de droits politiques, son territoire est amputé. En somme, elle disparaît.

Mais pour hâter la mise à mort, il faut des assassins pour accompagner le processus de destruction. C'est ici qu'intervient Morvan, tapin du régime.

Parlons de la Troisième République que Morvan dépeint, en 1939, comme une veuve éplorée et impuissante face à l'ogre breton.

Si Morvan gomme sa trahison par le Parti Communiste cette année-là, la Troisième République à laquelle elle n'a que des louanges à adresser était une féroce puissance coloniale, réprimant avec une sauvagerie implacable les peuples sous sa domination : de l'Indochine à Madagascar, du Congo à l'Algérie, les peuples colonisés par la « douce France » de Morvan sont des sujets dépourvus de droits sur la terre de leurs ancêtres.

C'est ce système que Morvan dépeint sous les traits innocents d'une « démocratie » agressée par cette poignée de féroces Bretons qui a eu l'audace de se piquer d'autodétermination.

Morvan n'a jamais été honnête et c'est justement cette odeur de règlement de comptes qui empuantit tout ce qu'elle écrit : l'histoire, dans tout cela, est prétexte.

On est en droit de penser que même les brigands du PC sont en droit de mériter mieux qu'une femelle tenaillée par une triviale soif de vengeance pour écrire leur histoire officielle. Car au fond, les voilà réduits à l'état d'instruments d'une paire d'ovaires condamnés à pourrir de frustration. **Morvan : écrire des contines pour enfants**

Dans l'univers de Françoise Morvan, tout est narrativement simple : blanc ou noir, bien ou mal, gauche contre droite. Le monde est chez elle d'un simplisme affligeant. On comprend que d'ordinaire, elle écrive des histoires pour les enfants.



Editions OUEST-FRANCE

Et chez Morvan, les suppôts de Staline violeurs de filles de ferme sont les gentils. Tout est donc bon pour en faire des héros de contes.

C'est que Françoise Morvan ne peut pas servir l'hagiographie rouge de l'ANACR d'une part et la démentir d'autre part en rappelant des faits que le PCF a férocement nié. Faits désormais communément admis par tous les historiens.

Morvan, habituée à « redresser les torts », oublie de redresser ceux-là. Sciemment.

Tout est donc de ce calibre chez cette pauvre femme : la virulence avec laquelle elle « dénonce » les « nationalistes bretons » de **Breiz Atao** se transforme en amnésie dès lors qu'il s'agit de traiter des membres du Parti Communiste qui, sous sa plume, sont béatifiés.

Les exemples sont légions mais le plus récent, datant de cet été, est particulièrement caricatural. On le retrouve sur le blog de l'intéressée d'où elle ressasse ses haines recuites :

Le 16 juillet, il y a 75 ans, des jeunes gens, enfermés dans une cave à Bourbriac et torturés pendant plusieurs jours, étaient conduits près d'un bas-fond au bord d'une route, à Garzonval, et abattus d'une balle dans la nuque par des Allemands et des SS du Bezen Perrot, nationalistes bretons enrôlés aux côtés des nazis pour combattre la France.

Voilà, c'est tout.

Tout ? Non. C'est du maquillage *pro domo*, pour la gloire du PC de Thorez et Staline, ces gens dont Morvan ne nous parle jamais.

Parmi « ces jeunes gens », un individu : **Jean-Louis Corbel**, communiste et membre des Franc-Tireurs Partisans. Ce « jeune » a alors à son actif l'assassinat du maire de Glomel, Jean Croizer.



Jean Croizer, maire de Glomel assassiné par les tueurs du PC

Morvan n'en dira rien, jamais. Elle couvre les meurtres mais de la façon la plus hideuse : en les passant sous silence. Chez Morvan, il y a les bons et les mauvais morts, mais elle ne l'assume pas, pour préserver cette prétention à la moralité si caractéristique des hypocrites.

Les SS bretons du Bezen Perrot au nombre d'une soixantaine, si démesurément grossis par Morvan depuis 20 ans ou plus, étaient trop peu nombreux pour infliger de lourdes pertes à un mouvement communiste armé fort de milliers de partisans.

En revanche, le bilan humain de l'insurrection rouge et de sa campagne d'assassinats, lui, est connu : **600 civils bretons assassinés** par les commandos de tueurs du PC. A peine 300 soldats allemands. Ce bilan réel ne correspond à rien de la fable chantée après-guerre par les Rouges et encore moins par Morvan, l'hagiographe du Parti Communiste.

Si les nationalistes bretons en armes s'engagèrent contre les partisans communistes, ce fût dans le cadre d'une guerre contre-insurrectionnelle : assassiner des filles de ferme n'a jamais fait partie d'une telle guerre et le Bezen Perrot avait pour objectif exclusif d'éliminer un maximum de terroristes communistes aux ordres de Moscou.

A contrario, les communistes voyaient plus grand : la guerre révolutionnaire et l'élimination des ennemis de classe. Le PNB et les membres du Bezen étaient une goutte d'eau dans cet océan d'ennemis théoriques devant être liquidés. C'est pourquoi les bandes armées du PC entreprirent, en vue du départ des troupes allemandes, d'éliminer tous ceux qui seraient d'inévitables opposants politiques une fois ouverte la guerre insurrectionnelle : aristocrates, élus locaux, prêtres, bourgeois, etc..

Pour les bandes rouges du PC, l'été 1944 n'est pas tant un moment de lutte « antifasciste » qu'une réédition de 1793.

C'est ce qui explique la mise à mort du maire de Glomel, parmi d'autres, et c'est ce qui explique le silence de Morvan : ne pas expliquer les principes dirigeant l'action des bandes rouges armées,

ne pas détailler leurs crimes. Surtout, se victimiser après avoir assassiné.

Morvan, de nos jours, est presque devenue plus orthodoxe que la Place du Colonel Fabien. Le Parti Communiste a commencé à reconnaître certains crimes commis par ses propres partisans à l'été 1944 en Bretagne dans le cadre de la guerre révolutionnaire qu'il entrevoyait.

Comme à Scaër, dans le Finistère, récit parmi d'autre de la barbarie à l'oeuvre.

Le Télégramme ([source](#)) :

Voici les faits, tels que les historiens et les témoins les ont retracés. Deux jeunes filles, Marie-Jeanne Noac'h, 22 ans, et Jeannette Laz, 21 ans, qui travaillaient au dépôt de munitions de la forêt de Coat-Loc'h, furent arrêtées le dimanche suivant la Libération. Et ce, sur dénonciation par une sentinelle de la Résistance, route de Pont-Meur : on les accusait d'avoir des amants allemands. Elles seront menacées d'être tondues, sauf si elles avouaient avoir dénoncé le lieu du parachutage du 14 juillet qui fut à la source des combats de Kernabat (15/07/44). Terrorisées, elles avouèrent tout ce qu'on voulait leur faire dire. Néanmoins, elles furent tondues, goudronnées et promenées dans le bourg sur deux chevaux. Un simulacre de jugement mené par le commandant FFI de la place, un chef FFI fils du médecin local, et trois résistants FTP (le « colonel » responsable du second parachutage de Miné-Kervir, le présumé exécuter de l'abbé Perrot et le fils d'une commerçante déportée) condamna à mort les deux jeunes filles ainsi qu'Yvon Toulgoat, 26 ans, qui avait la réputation d'être un « délateur ».

Séquestrées dans une étable, les jeunes filles seront battues, violées en collectivité et subiront d'autres mauvais traitements. Au petit matin du jeudi 10 août, le trio de condamnés fut fusillé à Stang-Blanc, où se cachaient les Résistants durant l'Occupation. Un témoin rapporta « qu'une des filles avait été mise encore vivante dans le cercueil : le colonel FTP l'acheva de deux coups de pistolet en pleine tête ». Dans la matinée, le commandant de la place se rendit à la mairie pour faire les déclarations de décès et situa le lieu de décès « au bourg, son domicile ». Le maire de l'époque contresigna cette déclaration, sous la menace semble-t-il.

Plus tard, il fut prouvé qu'aucun des trois condamnés n'avait dénoncé le maquis. Les Allemands, à la recherche de la zone du premier parachutage à partir des hauteurs de Touléron en Spézet, ont repéré eux-mêmes Miné-Kervir alors que le second parachutage avait lieu sur le même site. La population terrorisée ne parla pas, les initiés se turent et une chape de plomb s'abattit pendant des décennies sur ce déni de justice.

La terreur par le viol collectif, arme de la lutte des classes.

Morvan, qui a si longtemps vanté l'assassinat de l'Abbé Perrot, peut-elle nous faire le panégyrique de son assassin qui par ailleurs viola et tua 2 jeunes femmes innocentes ?

Morvan, vieille bourgeoise vivant des subventions de la gauche culturelle d'état et de ses amitiés parisiennes, n'a pas à porter le coût des crimes du Parti Communiste. Elle peut donc écrire à loisir. Les enfants de bourreaux rouges ne peuvent pas en dire autant, comme à Scaër. Croiser, chaque jour, les enfants ou parents de ceux que leurs propres pères ont violé, torturé et assassiné, même 75 ans après les faits, était devenu pour eux insoutenable.

Ils ont supplié les proches des victimes de pardonner.

Les ordures présentées en « libérateurs » par le Parti Communiste après-guerre ne furent jamais que des marginaux

avinés qui, sans la guerre, auraient fini comme criminels de droit commun dans une prison de Bretagne ou d'ailleurs. Recrutant dans la lie de la société, remettant des armes, fanatisant, donnant carte blanche pour « libérer » des zones par la terreur, le PC a fait de ces criminels ses troupes de choc.

Il était naturel qu'une fois le PC aux commandes, la nature de ses troupes de brigands s'exprima.

La féministe Morvan se tait et rampe devant les sévices infligés à deux jeunes femmes de 21 et 22 ans tuées par des monstres. Ce comportement pervers et sadique dit tout du fond de Morvan, plus qu'aucun argument historique ne le fera. Elle va même, comme on a vu, jusqu'à plaindre **le fils de putain Corbel** qui tua Jean Crozier, maire de Glomel, honnête homme reconnu dont l'assassinat plongea dans la stupéfaction et la terreur les habitants de la commune.

Oui, à Garzonval, les nationalistes bretons sous l'uniforme SS ont tué. Ils ont tué des chiens enragés du communisme déterminés à tuer aveuglément comme ils l'avaient prouvé à Glomel en mai 1944 et le prouveraient encore à Scaër en août suivant. Tout cela conformément à leur modèle bolchevique russe, sur ordre de la direction du Parti Communiste dont la tête était à Moscou.

Nous, contrairement à Morvan, ne mentons pas et **quand nos soldats ont tué, nous l'assumons et disons : ils ont tué juste, eux.**

C'est toute la différence : nous ne recrutons pas chez les violeurs avant de prétendre défendre le peuple.

Garzonval n'est pas un souvenir, c'est un avertissement.